
Dynamiques locales de fertilisation des sols face aux logiques de développement : ethnographie des pratiques chez les Kabiyè dans la région de la Kara au Togo

Konga Palassi*

Résumé

Les paysans Kabiyè dans la région de la Kara, connus pour leur « expertise » dans les pratiques de conservation et de fertilisation des sols, ont mis beaucoup de temps pour s'adapter à ces nouvelles techniques introduites à travers les programmes et projets de développement. Au moment où l'usage des engrais chimiques est entré dans leurs habitudes, ce sont les cultures biologiques qui sont promues dans le cadre d'une agriculture durable. Dans ce contexte de contradiction, d'ambiguïté et de paradoxe, quelles sont les réactions des paysans ? Quelles sont leurs perceptions et leurs pratiques face à cette situation ? L'article se fonde sur des enquêtes empiriques qualitatives de type ethnographique pour répondre à ces questions. Comme résultats, on retient globalement que, ces paysans sont favorables à la promotion des cultures biologiques qui s'apparentent à leurs pratiques culturelles coutumières. Des contraintes liées à leur survie et à la praticabilité de la fumure organique les ont poussés à l'adoption des engrais chimiques dont ils sont devenus dépendants. Peut-être que, de l'intérieur, des stratégies durables et conciliantes pourront être trouvées.

Mots-clés : Pratiques agricoles, Fertilisation des sols, développement, Région de la Kara, Togo.

Abstract

Kabiyè farmers in the Kara region, known for their “expertise” in soil conservation and fertilization practices, have taken a long time to adapt to these new techniques introduced through development programs and projects. At a time when the use of chemical fertilizers has become part of their habits, organic crops are being promoted as part of sustainable agriculture. In this context of contradiction, ambiguity and paradox, what are the reactions of the peasants? What are their

* Université de Lomé, ipalass@yahoo.fr

perceptions and practices before this situation? This paper is based on qualitative empirical surveys of an ethnographic type to answer these questions. As results, we generally note that these farmers are in favor of the promotion of organic crops that are similar to their customary farming practices. Constraints related to their survival and the practicability of organic manure has pushed them to adopt chemical fertilizers on which they have become dependent. Perhaps, from within, lasting and conciliatory strategies can be found.

Keywords: Agricultural practices, Soil fertilization, Development, Kara region; Togo.

Introduction

Les Kabiyè, peuple de la région de Kara, au nord du Togo, sont historiquement connus pour leur pratique de la culture intensive. Ils sont une référence en matière des techniques de protection, de conservation et de fertilisation des sols, notamment avec la culture en terrasses sur les flancs des montagnes (Verdier 103 ; Mangeart 08 ; Gayibor 57). Au départ, confinés dans les montagnes, ils ont migré après vers les plaines proches puis lointaines. C'est le cas de la localité d'Atchangbadè où ils ont importé leur savoir-faire et techniques.

Les politiques agricoles successives conduites après les indépendances, ont mis l'accent sur l'usage des nouvelles techniques de production notamment la mécanisation de l'agriculture (culture attelée, tracteurs), l'introduction de nouvelles cultures (maïs, soja, etc.) l'usage des engrais chimiques et des pesticides, etc. Ceci avait pour objectif de répondre aux demandes d'une population sans cesse croissante et dont les besoins alimentaires ne faisaient qu'augmenter. Dans ce sens, Atchangbadè a bénéficié d'un important projet dénommé *Projet vivrier de la Kara (Atchangbadè-Sirka)* qui a mis l'accent sur ces volets (Awesso).

Après beaucoup d'hésitations, les paysans ont adopté ces nouvelles techniques qui multiplient leur production et permettent de répondre à la demande de la population de plus en plus croissante. Cette demande est aussi importante dans la mesure où, non seulement l'exode rural s'accroît, mais aussi les villages s'urbanisent, diminuant du coup la population qui s'adonne à la production agricole. L'adoption d'une culture intensive avec des intrants chimiques était, dans ces conditions, jugée salutaire. Au moment où l'usage des engrais chimiques est entré dans les

habitudes des paysans qui ont presque complètement délaissé leurs techniques ancestrales d'enrichissement des sols, on leur parle des cultures biologiques qui sont promues dans le cadre d'une agriculture durable.

Dans ce contexte marqué par une sorte de contradiction, une ambiguïté et un paradoxe, quelles sont les réactions des paysans ? Quelles sont leurs perceptions, leurs attitudes et leurs pratiques face à cette situation ? C'est à ces questions que cette recherche veut apporter des réponses. La recherche se situe dans le cadre théorique de l'anthropologie du changement social et du développement (Olivier de Sardan). Avant de présenter les résultats obtenus, il est important d'exposer, en premier lieu, la méthodologie adoptée.

1. Méthodologie

Cette recherche adopte une méthodologie essentiellement qualitative. Elle se fonde sur une démarche de type socio-anthropologie (Olivier de Sardan 39-98) avec une démarche inductive qui s'inspire de l'analyse par catégories conceptualisantes (Raab ; Baribeau), plus largement incluse dans la théorisation ancrée (Paillé). La collecte des données empiriques a été faite au Togo, dans la région de la Kara, précisément à Atchangbadè. Avant de revenir sur le processus de collecte et d'analyse des données, c'est le milieu d'étude qui est d'abord présenté.

1.1. Milieu d'étude

La région de la Kara est située entre le 9° 25 et le 10° 10 de latitude nord et le 0° 15 et le 1° 30 de longitude est. Elle est limitée au nord par la région des Savanes (préfecture de l'Oti) ; à l'est par la République du Bénin ; à l'ouest par la République du Ghana et au sud par la région Centrale. Elle couvre une superficie de 11 629 km², soit 20,50% de la superficie totale du Togo⁴². Le relief y est très varié et constitué par une alternance entre des plaines, des vallées et de plateaux dominés par de vieux massifs accidentés aux aspects assez contrastés et le plus souvent dénués de végétation.

La région est soumise à un régime climatique de type soudano-guinéen avec une saison pluvieuse capricieuse d'avril à octobre et une saison sèche de novembre à mars, influencée par l'harmattan (alizé

⁴² Sources : Atlas du développement du Togo.

continental du nord-est), entre décembre et février. La végétation est de type soudano-guinéen plus ou moins arborée. Elle est dégradée par les changements de climat, l'utilisation intensive des terres, les feux de brousse et l'utilisation de la biomasse végétale comme source d'énergie dans les ménages. Les sols y sont globalement moins fertiles. Du point de vue administratif, la région de la Kara, depuis juin 1991, est subdivisée en sept (7) préfectures : Assoli, Bassar, Binah, Dankpen, Doufelgou, Kéran et Kozah. Les Kabiyè sont originaires de la région de la Kara et occupent majoritairement les préfectures de la Binah et de la Kozah.

Atchangbadè est l'un des quinze cantons de la préfecture de la Kozah. Il est situé au sud-ouest de la préfecture sur la Route nationale n°19 Kara-Natchamba à 11km de la ville de Kara. Il couvre une superficie de 35.000ha environ. Sur le plan administratif, Atchangbadè (le canton) est subdivisé en 5 villages qui sont: Atchangbadè (village), Bébéda, Bounoh, Koudjoukada et Waya. Le canton est peuplé majoritairement par les Kabiyè qui y sont arrivés vers la fin du XIXe siècle. Leur point de départ est les monts Kabiyè situés à une quinzaine de kilomètres au nord. C'est une localité d'immigration agricole qui a eu lieu dans le cadre du programme colonial de peuplement des zones cultivables. C'est de leur lieu d'origine qu'ils ont importé la pratique de la fertilisation des sols.

Les Kabiyè d'Atchangbadè proviennent de plusieurs cantons de la Kozah. Ils viennent principalement de Yadè (occupants majoritaires des villages d'Atchangbadè et de Koudjoukada), de Bohou (occupants majoritaires des villages de Bounoh et de Bebeda) et de Tchitchao (occupants majoritaires de Waya). Les autres cantons comme Lama, Pya, etc. y sont aussi représentés. Les Peulh y constituent un groupe ethnique minoritaire. On peut aussi y rencontrer les Tem et quelques rares groupes ethniques du Togo. C'est, entre autres, ce caractère « multiculturel », ajouté à l'expérience de localité en matière de projets de développement dans le domaine agricole qui ont motivé le choix d'Atchangbadè comme site d'enquête empirique.

1.2. Collecte et analyse des données

La recherche pour laquelle les résultats sont ici livrés rassemble des données d'un certain nombre d'enquêtes empiriques antérieurement menées dans la région de la Kara. La plus ancienne remonte au début des années 2000 lorsque nous nous sommes intéressés, dans le cadre de la

préparation du mémoire de maîtrise, aux effets socio-économiques et politiques de l'introduction de nouvelles techniques culturelles dans la région (Palassi).

Des informations issues d'entretiens et d'observations en marge des autres séjours de recherche dans la même région ont été mises à profit. Il s'agit principalement des enquêtes pour notre thèse qui a porté sur « les rapports de pouvoir entre acteurs de développement ». La région étant essentiellement agricole, la majeure partie des interactions de toutes natures est liée directement ou indirectement aux activités agricoles. À cela s'ajoute la recherche sur les mécanismes coutumiers de réconciliation chez les Kabiye dont les enquêtes ont été menées à la fin de l'année de 2015 et au début de l'année de 2016. Enfin, la recherche sur les migrations rurales et stratégies de reconquête du patrimoine familial (Palassi) a aussi permis de capitaliser des données exploitables dans la présente recherche.

En vue de mettre à jour, de préciser et de compléter les données antérieurement assemblées, une collecte plus systématique et structurée a été faite au cours des années 2020 et 2021. Elle a consisté en une séquence de séjours d'en moyenne un mois et demi et circonscrite principalement dans le canton d'Atchangbadè pour des raisons précédemment évoquées. Au total, une trentaine d'entretiens individuels ont été réalisés avec différents acteurs du monde rural à savoir les agriculteurs, les conseillers agricoles de l'Institut de conseils et d'appuis techniques (ICAT), les responsables de groupement de producteurs, la chefferie, les responsables des comités villageois de développement, etc. Quatre groupes de discussion ont été organisés avec les hommes et les femmes d'un âge relativement avancé (plus de 60 ans), les jeunes (entre 15 et 40 ans), les femmes, et hommes (tout âge confondu). Cela a permis de diversifier, de trianguler et de comparer les informations reçues sur les pratiques agricoles dans la région et la dynamique qu'elles subissent dans le temps, de même les perceptions des populations ainsi représentées.

Le traitement des données s'est fait d'une façon manuelle selon la technique d'analyse de contenu. Le dépouillement a commencé sur le terrain au cours de l'enquête. Les nouvelles informations ont été classifiées avec les anciennes (actualisées au besoin). L'ensemble de ce corpus d'informations de tout genre (fiches de lectures bibliographiques, notes d'observation, discours d'entretiens, etc.) a constitué la banque de données

ayant fait l'objet d'analyse. Après ce dépouillement s'est intensifié le travail de rédaction. Ceci a permis d'aboutir aux résultats suivants.

2. Résultats de la recherche et discussions

Les résultats se subdivisent en quatre sections. Il s'agit successivement d'une brève histoire des Kabiyè avec leurs pratiques agricoles ; des innovations apportées par les projets de développement ; des perceptions des populations sur les fertilisants ; et des perceptions et réactions paysannes sur les cultures biologiques comme innovations.

2.1. Histoire d'un peuple et de ses pratiques agricoles

Cette première section des résultats est consacrée à l'analyse des pratiques agricoles de Kabiyè en rapport avec leur histoire et leur culture. Il s'agit d'abord d'exposer la pratique de l'agriculture et d'élevage comme une coutume chez ce peuple depuis leurs traditions en général, puis, de façon spécifique décrire l'usage de la fumure organique en tant qu'une technique ancestrale.

2.1.1. Une coutume d'agriculture et d'élevage

Les Kabiyè, installés dans les montagnes, avaient pour principale activité économique l'agriculture à laquelle ils associaient l'élevage notamment de la volaille et des petits ruminants. Le produit de cet élevage était principalement destiné aux activités religieuses et à la consommation. La combinaison de l'élevage et de l'agriculture posait un problème: alors que la volaille déterre les semences, les quadrupèdes de leur côté dévastaient les plantes du fait de manque de pâturage. D'où la consignation de la volaille dans les poulaillers à longueur de journée à chaque fois qu'il y a nouveau semi aux alentours des maisons. Les chèvres et montons sont attachés dans les fosses au fumier durant la saison agricole. C'est grâce à cette stabulation que le bétail permet d'obtenir du fumier à partir des feuilles des plantes avec lesquelles ils sont nourris (Verdier 99).

Pour nourrir les animaux consignés, l'on utilise les herbes, les feuilles des plantes et celles d'arbres. Dès les premières pluies et le labour des champs situés aux alentours des maisons, les animaux qui étaient en divagation pendant la saison sèche, sont conduits par les enfants pour paître les jeunes pousses des plantes. Dans certains cas, ils peuvent être amenés sur des espaces non cultivés et fixés à des piquets ou à des arbustes

avec des cordes pour brouter des herbes. Lorsque les herbes grandissent, les bêtes sont consignées dans des fosses au fumier où ils sont nourris d'herbes souvent par les femmes. À ces herbes s'ajoutent les feuilles d'arbres pour nourrir les ovins et les caprins.

Au fur et à mesure que la saison agricole avance et que le petit mil arrive à maturité (juin-juillet), les feuilles de cette plante viennent s'ajouter à la liste des végétaux utilisés pour nourrir les bêtes. Après la coupe de ces épis, l'on arrache les tiges pour laisser la place aux autres plantes. Ces tiges peuvent être données en nourriture aux animaux qui en broutent les feuilles.

À partir du mois d'août, les plantes de sorgho à leur tour offrent leurs feuilles à la constitution du fumier à travers l'alimentation des animaux. La recherche des herbes et des feuilles de sorgho pour les animaux constitue l'une des occupations matinales des femmes en pays kabiye pendant la saison pluvieuse.

À ces composants végétaux du fumier s'ajoutent les excréments de ces animaux et des ordures ménagères. La fosse au fumier constitue avant tout le point de décharge des ordures ménagères de toute sorte. Les excréments proviennent de la défécation des animaux sur place et de la vidange des poulailles et enclos dont les produits sont aussi déversés dans la fosse au fumier.

2.1.2. L'usage de la fumure organique : une technique ancestrale

Le domaine foncier du pays Kabiye (dans la montagne) est l'objet d'une répartition en zones. D'abord l'habitation avec les champs des alentours que Verdier (100-101) nomme « les champs de case ». Ensuite, une zone intermédiaire où la céréale de base, le sorgho, est cultivée en association avec de l'arachide et enfin une zone éloignée, « champs de brousse » où l'igname est cultivée en association avec le riz.

Les « champs de case » bénéficient de l'amendement avec le fumier et font l'objet d'une attention particulière. Ce sont de véritables jardins où est pratiquée une polyculture intensive et très soignée de céréales et de tubercules à cycle végétatif court comme le mil précoce (petit mil), le taro, etc. qui constituent un appoint précieux en temps de soudure alimentaire. On y cultive également le tabac, les haricots, les pommes de terre et divers légumes (Verdier 103).

Les « champs de case » recueillent l'engrais humain avec les défécations, à des endroits réservés à cet usage. Sur ces parcelles, on ne cultive que des céréales qui ne sont pas directement consommables, généralement le sorgho. Cet engrais humain étant considéré comme impur, il ne pourrait être question d'y mettre des cultures comestibles sans ou à faible cuisson (Sauvaget 48).

Le fumier est utilisé dans les champs de cases et dans les champs situés entre les maisons (zone intermédiaire). Si les quantités obtenues ne permettent pas de fumer les champs chaque année, on privilégie en général les parcelles portant des céréales précoces (petit mil) ou l'association igname-sorgho-maïs-haricot.

Les herbes sèches, les mottes d'herbes tranchées à la houe sont brûlées sur place lors du nettoyage des champs, en fin de saison sèche, et les cendres sont incorporées au sol. On use du même procédé pour les feuilles sèches de sorgho après la récolte et avant l'enlèvement des tiges qui servent de combustible domestique. Cet apport annuel de cendres est important pour l'enrichissement des sols.

Les fanes d'arachides ne sont pas brûlées, mais enfouies. Pour faire les buttes d'ignames, une certaine quantité d'herbes est engloutie dans la terre. Les tiges et les souches du maïs et du petit mil sont laissées sur place à la récolte. La pluie les fait pourrir et elles sont incorporées au sol, lors du premier labour.

Ce découpage du foncier en zone s'observe aussi à Atchangbadè avec toujours la pratique de la culture associée. Toutefois, des mutations existent au sujet des plantes qui poussent dans les champs. Certaines cultures comme le tabac, le taro et la pomme de terre ont presque disparu. Dans les champs faisant l'objet de fumure organique autour des maisons, le maïs est semé deux plants par poquet. Il y pousse et se développe seul dans le champ jusqu'à la période de la floraison avant qu'on lui associe une autre culture, le plus souvent du sorgho.

Les Kabiye depuis leur origine jusqu'à leur lieu d'immigration ne connaissaient donc pas de fertilisant chimique dans la pratique de leurs cultures. Cet apport est relativement récent et est l'œuvre des projets de développement.

2.2. Innovations par les projets de développement: de la culture intensive « traditionnelle » à la culture intensive « moderne »

Les pratiques innovantes introduites par les projets de développement dans les années 1970 sont déclinées ici en deux volets. D'une part, l'apport et la vulgarisation de l'usage des engrais chimiques et la modernisation de la pratique de fumure déjà ancrée dans la tradition du Kabiye.

2.2.1. Usage des engrais chimiques : vers la modernisation des pratiques

Les engrais chimiques ont été introduits au Togo pour pallier le problème d'infertilité des sols dans les régions de pauvreté pédologique parmi lesquelles celle de la Kara. Ceci a été l'œuvre des services agronomiques qui en faisaient un objet de vulgarisation systématique depuis 1970 à travers le « Programme Engrais » de la FAO (Awesso). Ils ont fait leur apparition à Atchangbadè avec les Frères Missionnaires des Campagnes, un groupe de missionnaires blancs installés dans cette localité depuis 1969 (Mangeart 05). Ce sont eux qui auraient introduit les engrais chimiques à Atchangbadè avec la semence du riz à haut rendement qu'est le *Gambiaka*.

La vulgarisation des engrais chimiques a été faite dans le milieu dans le cadre « Projet vivrier de la Kara (Atchangbadè- Sirka) » qui couvrait les localités d'Atchangbadè dans la préfecture de la Kozah et de Sirka dans la préfecture de la Binah. Par l'amélioration de l'agriculture vivrière dans les zones que couvre le projet, l'on pouvait comprendre, la modernisation de cette agriculture en proposant aux paysans des innovations agricoles et les aider à les appliquer pour une meilleure productivité (Awesso).

Dans la logique du projet, l'amélioration de la production agricole a pour moyens essentiels l'utilisation des semences sélectionnées, de l'outillage agricole moderne et des engrais. Ces derniers constituent un moyen incontournable dans cette amélioration pour cause de la pauvreté des sols en raison des contraintes pédologiques particulières du centre nord du Togo dont font partie les deux localités. Ils sont l'élément déterminant dans la comparaison des rendements obtenus à l'hectare avec ou sans eux. Ainsi, ont-ils fait, par mesure d'incitation, l'objet d'un système de prêt-remboursement au début du projet. Celui-ci consistait à avancer gratuitement les engrais aux paysans en début de saison agricole et à les

rembourser après les récoltes de fin de saison. Ce qui fut un succès, avec pour conséquence, une utilisation systématique de ces engrais surtout pour les semences sélectionnées et principalement le maïs, le riz et l'arachide à Atchangbadé.

2.2.2. Modernisation de la pratique traditionnelle de fumure : le compostage et les plantes fertilisantes

Les engrais chimiques ont joué un rôle de premier plan parmi les innovations agricoles proposées aux paysans par le projet. Toutefois, le fumier traditionnel n'a pas connu son déclin devant ceux-ci. La culture attelée a été l'une de ces innovations. Selon le représentant actuel de l'ICAT à Atchangbadé qui est natif de la localité, la fiente des bœufs de trait a constitué un élément fertilisant à partir d'une technique initiée par les services d'encadrement et de vulgarisation du projet vivrier et enseignée aux propriétaires d'attelage. Celle-ci consistait à faire un grand trou derrière l'étable des bœufs et à le remplir de la bouse, des restes des végétaux que broutent ces bœufs ou d'éventuels végétaux ; ceci avec un mélange de terre.

Après décomposition, le fumier ainsi obtenu peut être répandu dans les champs en début de la saison et être complété éventuellement par l'engrais chimique. Il en était de même pour les non-propriétaires d'attelage, mais disposant d'autres animaux domestiques. Le mélange des excréments de ces animaux (chèvres moutons, volailles) avec les ordures ménagères et les matières végétales dans un trou que l'on fait à cet effet donne aussi après décomposition le fumier que pourra utiliser le paysan pour engraisser ses champs.

À la fin du *Projet vivrier de la Kara (Atchangbadé-Sirka)* en 1985, les services agricoles de la DRDR (Direction régionale du développement rural) ont continué à initier les paysans à la technique du compostage et à l'utilisation des engrais vers pour pallier au défi de fertilité des sols.

Le compostage est la transformation des débris végétaux par un processus de fermentation aérobie contrôlée donnant un produit vivant et facilement assimilable par les microorganismes du sol. Le composte obtenu à la fin du processus est utilisé en début de saison agricole et pourra fournir au sol un humus stable et durable. Selon la technique enseignée aux paysans, pour avoir le composte en temps réel (au début de la nouvelle saison agricole), le compostage ne doit commencer qu'en saison sèche

trois ou quatre mois avant le moment propice pour leur utilisation en saison des pluies (Lemou 47).

Ceci pose un problème de compatibilité avec le calendrier du paysan. En effet, la saison sèche est la période que l'on se consacre dans ce milieu beaucoup plus aux activités extra agricoles telles que la construction des maisons, la chasse, etc. ou encore la commémoration des défunts âgés. Les champs ne sont par ailleurs pas complètement délaissés, mais concernent des travaux spécifiques à cette saison que sont par exemple la récolte et la plantation des ignames et le maraichage qui prend de plus en plus de l'essor.

De plus, le compostage nécessite un travail considérable qui doit relever de la commande du chef d'exploitation, gestionnaire de la main d'œuvre familiale, c'est-à-dire, l'homme. Or, traditionnellement, on ne s'y attarde presque pas, car cette activité relève surtout de la responsabilité des femmes ; la recherche de feuilles ou d'herbes pour la nutrition des bêtes est l'une des occupations matinales des femmes avant le départ pour le champ. La non-adoption de la pratique du compostage malgré le prix exorbitant de l'engrais chimique s'expliquerait aussi par cette habitude socioculturelle des hommes chefs d'exploitation (Lemou 47-48).

L'autre technique fut celle de la promotion des plantes fertilisantes. Il s'agit des légumineuses en l'occurrence le *cajanus*, le *moucouma* et le *leuceuma*. C'est une pratique enseignée par la DRDR et qui continue aujourd'hui de faire partie des actions de l'ICAT (Institut de conseil et d'appui technique), dénomination actuelle des services agricoles de l'État. Elle peut se faire de plusieurs façons. C'est une sorte de culture associée ancrée dans les habitudes culturelles et culturelles des paysans. Seulement, la divagation des animaux pendant la saison sèche constitue un frein à cette technique puisqu'en dehors de l'arachide, les autres plantes fertilisantes doivent être maintenues à cette saison.

Tous ces arguments contribuent à démontrer pourquoi les pratiques coutumières de fertilisation des sols, bien qu'ancrées dans la culture locale, soutenues et promues par les projets de développement, ne sont pas pérennisées. On n'insistera pas sur le fait qu'il est difficile dans ces conditions de produire du compost pour de grandes surfaces cultivables ; c'est une autre paire de la manche. Le choix est alors dirigé beaucoup plus vers les intrants d'origines chimiques. Dans tous les cas les

producteurs et la population en général ont leurs perceptions sur les deux types de fertilisants.

2.3. Perceptions sur les fertilisants

À la suite des innovations introduites par les projets de développement traduits par la culture intensive de type « traditionnelle » et la culture intensive qu'on a qualifiée de « moderne », vient le deuxième volet des résultats qui porte sur les perceptions des paysans (ou de la population en général) sur les fertilisants. Ces perceptions portent sur les engrais chimiques, les fumures organiques et les stratégies alternatives.

2.3.1. Les engrais chimiques : lessivage des sols et goût des aliments

Les expériences successives accumulées par les paysans leur permettent d'affirmer que les fertilisants sont indispensables. Ils restent, au même moment, unanimes en ce qui concerne leurs effets sur les sols après leur utilisation. Les effets pervers sont ici imputés aux engrais chimiques. À la question de savoir si les paysans ont la même appréciation de l'engrais et du fumier, un vieux paysan révèle :

Nous savons que le fumier fertilise le sol et améliore la productivité au même titre que l'engrais, mais ces derniers rendent le sol plus pauvre qu'il ne l'était quelques années après leur utilisation... Moi, j'ai toujours utilisé l'engrais et le fumier que nos parents utilisaient. Mais c'est seulement dans les champs situés aux alentours de ma maison que j'épands le fumier et j'ai toujours fait de bonnes récoltes... Mais dans un champ lointain, si je n'arrive pas à fertiliser le sol avec l'engrais pour des raisons financières, la récolte deviendra de plus en plus mauvaise d'années en année.

Un paysan, chef lignager, qui combine l'engrais dans ses champs environnants la maison soutient cette idée en ces termes :

Depuis que nos aïeux ont commencé par mettre le fumier dans les champs, les sols sont restés fertiles car même sans épandage l'on arrivait à prendre quelque chose. Mais l'arrivée du fumier du blanc, on n'arrive pas à prendre quelque chose sans ça ; et c'est ce qui nous tue aujourd'hui.

Si le problème de lessivage des sols par les engrais se pose avec acuité aujourd'hui à tous les utilisateurs, la dépréciation de cet intrant moderne à Atchangbadé a commencé il y a plus d'une trentaine d'années. Une recherche sur les réactions des paysans de ce milieu aux innovations

modernes avait souligné leur engouement pour les engrais en relevant toutefois leurs effets néfastes sur les sols (Awesso 60). D'autres recherches l'ont aussi confirmé (Akibodé ; Djagni ; Lemou).

En ce qui concerne « le point de vue des paysans relatif à l'effet des fertilisants » (Lemou) sur les cultures, les discours convergent vers une répercussion négative de l'engrais chimique sur les maïs et les tubercules. D'après les informateurs, le maïs issu d'une culture qui a bénéficié d'une fumure organique aurait un goût relativement appréciable par rapport à celui de la fumure chimique.

Les effets pervers de l'engrais chimique sur les cultures ne s'arrêtent pas là. Les paysans lui imputent la cause de la décomposition rapide des tubercules. Ils reconnaissent son action positive sur l'igname et le manioc à l'instar des céréales pour le bon rendement ; mais ils soulèvent le problème de conservation de ces produits à long terme.

À la lumière de ce qui ressort des discours et représentations des paysans sur les fertilisants notamment l'engrais chimique, il paraît irrationnel de la part des paysans de persévérer avec son utilisation. Mais cet attachement répond à certaines logiques. L'engouement des paysans pour les engrais chimiques malgré leur lessivage des sols et la faible utilisation du fumier traditionnel malgré ses vertus s'expliquent par une combinaison de stratégies avec lesquelles les paysans jouent leur subsistance.

2.3.2. Perceptions sur les fumures organiques

Les paysans soutiennent que le fumier fertilise le sol autant que l'engrais, mais ne le lessive pas comme ce dernier. Mais ils relèvent des limites dans l'utilisation du fumier. Ils évoquent notamment des problèmes liés à la quantité et au transport. Il faut en effet, une grande quantité de fumier, un groupe d'hommes qui remplissent les bassines et les chargent aux femmes et aux enfants qui les transportent à leur tour à l'endroit à épandre. Le transport étant fait uniquement ou presque sur la tête, donc pénible sur une grande distance, le compost s'utilise presque exclusivement dans les champs situés aux alentours des maisons. Ce qui n'est pas le cas avec l'engrais chimique.

Il faut aussi souligner le temps pour l'obtention du résultat d'un investissement dans le fumier à partir de l'achat des animaux. Il faut attendre un an au moins pour obtenir le fumier après l'achat de ces

animaux. Or si le paysan achète de l'engrais, il l'utilise la même saison pour espérer une bonne récolte à la fin de cette saison. Par mesure de prudence, le paysan jouant sa subsistance et sa sécurité préférera l'engrais chimique dont les résultats sont immédiats et moins aléatoires et dont l'utilisation est plus pratique et plus facile. Toutefois des stratégies alternatives sont essayées.

2.3.3. Des stratégies alternatives

Les prix sans cesse croissants de l'engrais minéral rendent difficile leur accès par les paysans alors que dans le même temps l'obtention du fumier est conditionnée par la disposition des troupeaux de chèvres et/ou de mouton dont la survie est incertaine à cause des maladies. Ainsi, pour sa subsistance, l'agriculteur adopte-t-il des stratégies parmi lesquelles la sélection des cultures.

Au Togo, le maïs est l'aliment de base de la population. Sa culture en quantité suffisante nécessite une fumure dans les zones où les sols sont infertiles à l'instar de ceux d'Atchamgbadè. Pour éviter un apport en fertilisant, les agriculteurs se rabattent sur les cultures qui ne nécessitent pas un amendement ou qui offrent un minimum de rendement sans fertilisant. C'est ce qui explique le retour de certaines cultures tel que le sorgho qui avait été remplacé par le maïs. Avant les années 1980, période du projet vivrier, le sorgho constituait l'aliment de base de peuple kabiyè. « La plante du kabiyè c'est le sorgho (...) il sert à préparer la pâte. C'est avec le sorgho qu'on prépare du *sulum*, bière locale fermentée fabriquée avec le sorgho germé » (Mangeart 17).

Vu le degré de productivité du maïs avec les engrais chimiques alors que ceux-ci étaient à un prix abordable et la couleur de la pâte du maïs, ce dernier fut la culture privilégiée et prit ainsi la place du sorgho dans l'alimentation (Awesso 58-59). C'est à partir de là que le sorgho commença à être réservé à la commercialisation et surtout à la préparation de la boisson locale. Ce nouvel intérêt pour le sorgho s'explique par la capacité de cette céréale à pouvoir offrir un minimum de rendement parce qu'il « s'accommode aux sols moins fertiles » (Verdier 99).

Une autre stratégie de contournement de l'apport en fertilisants consiste à jouer sur les périodes et les endroits d'emblavement. La culture du maïs dans les bas-fonds en est une illustration. Avec le retard de pluies qui devient récurrent d'année en année, les bas-fonds représentent un

endroit où la productivité est plus probable avec l'humilité qu'il est censé renfermer à partir des eaux de pluie qu'ils accueillent. Ces eaux à partir du drainage des éléments de toute sorte apportent du limon jugé fertile pour une meilleure productivité du maïs. C'est ce qui explique la pratique de la culture du maïs dans les bas-fonds sans épandage d'engrais en début de saison agricole.

Malgré ces stratégies, les attentes ne sont pas comblées. La pâte de maïs fait désormais partie des habitudes alimentaires des populations et elle est de loin préférée à celle du sorgho. En plus, le sorgho est plus sollicité pour la préparation du *tchoukoutou* (bière locale) et la majeure partie de la production est utilisée à cette fin. Pour la culture du maïs et autres spéculations dans les bas-fonds, cela ne peut concerner que des superficies relativement réduites. À cela s'ajoute le fait que les aléas climatiques sont toujours imprévisibles. À une année à saison sèche marquée par des sécheresses prolongées peut succéder une année de pluies surabondantes qui emportent ou immergent les cultures. Malgré tout, c'est la culture dite « biologique » et « durable » qui est promue de nos jours. Que pensent et que disent les producteurs dans les communautés rurales à ce sujet ?

2.4. Les cultures biologiques comme innovations : perceptions et réactions paysannes

Depuis quelques années, les services techniques en charge de l'agriculture et les autres acteurs (services de santé, nutritionnistes, ONG environnementales, etc.) s'emploient dans la promotion des cultures naturelles en montrant leurs avantages sur la santé de l'homme et de l'environnement. À la question « que pensez-vous des cultures biologiques dont on nous parle de nos jours ? », voici quelques réponses de nos enquêtés :

Moi je pense que c'est une bonne chose de manger les aliments issus des champs où on n'a pas utilisé des produits chimiques comme les engrais, les herbicides et autres. C'est toxique pour notre santé. C'est vrai parce que déjà quand tu mets l'engrais, tu obtiens des céréales ou des tubercules en abondance. Mais les ignames par exemple pourrissent très vite. J'imagine que ce serait la même chose quand nous consommons ces aliments... (Cultivateur, Atchangbadè, mars 2018).

... En réalité nous savons depuis longtemps que ce n'est pas bon de consommer les aliments que nous récoltons

dans les champs où on n'a mis de l'engrais. Nos parents ne connaissaient pas les engrais, c'est le Blanc qui nous a apporté ça. Quand tu manges le maïs par exemple, tu te rends compte que le goût change selon qu'on a utilisé l'engrais ou pas. Le maïs naturel est bien meilleur... (Fonctionnaire retraité, Atchangbadè, février 2018).

Cette propagande ne nous apprend rien en réalité. On dirait qu'on nous demande juste de revenir à ce que faisaient nos parents et nos grands-parents qui savaient bien produire et utiliser le fumier... Mais les nouvelles générations ne connaissent pas cela... Il y a plusieurs raisons : il y a plus de bouches à nourrir et moins de personnes pour travailler au champ ; tous les enfants vont à l'école ; il n'y a plus assez d'espace cultivable ; l'engrais est plus facile à utiliser même s'il coûte plus cher... c'est ce qui rend dépendants des engrais et des autres intrants agricoles. Mais je pense personnellement que ce retour à l'agriculture naturelle est nécessaire... (Enseignant, Atchangbadè, mars 2018).

Il est unanime que les produits naturels (ou avec fumure organique) sont préférés aux produits issus de l'usage des engrais chimiques. Les raisons de ce choix recourent celles déjà évoquées plus haut. À travers les médias (radios, télévisions, presses, etc.), internet et les réseaux sociaux (Facebook, WhatsApp, etc.) le paysan a des informations sur l'actualité du monde. Il confronte ces informations avec ces propres observations et expériences et en tire des conclusions. Les différentes contraintes le lient à l'usage des fertilisants d'origine chimique.

Conclusion

Cette recherche s'est fixée comme objectif d'analyser les réactions paysannes face aux nouvelles tendances de l'agriculture qui privilégient les fertilisants d'origine organique. On retient à l'issue des enquêtes de terrain que les Kabiye dans la région de la Kara avaient une tradition de culture et d'élevage avec des techniques coutumières de fertilisation des sols. À travers les projets de développement et les services étatiques en charge de l'agriculture, les engrais chimiques y ont été introduits. Cette innovation a permis de satisfaire les besoins de plus croissants liés à l'augmentation de la population et à la commercialisation pour répondre aux autres besoins. Connaissant les méfaits de l'apport en fertilisants chimiques sur les sols et sur la santé des populations, ils préfèrent les produits issus des champs

non fertilisés avec des engrais chimiques. Les stratégies alternatives comme le retour à la production des cultures plus accommodables aux sols moins fertiles se révélant peu porteuses, ils sont contraints d'utiliser ces engrais chimiques, même s'ils adhèrent parfaitement à cette nouvelle tendance aux cultures biologiques. Cela remet à jour la question de la complexité du développement analysé par l'anthropologie du changement social et du développement comme étant une combinaison de contradictions, d'ambiguïtés et de paradoxes (Olivier de Sardan).

Travaux cités

- Akibodé, K. Ayéchoro. « Bilan et perspectives d'une opération d'encadrement paysan dans la région de la Kara (Togo) », *Bulletin de l'Association de Géographes Français* n°66-3, 1989, pp. 245-257.
- Angeon, Valérie et Barraud, Émilie. « « Manger autrement » dans le cadre de la transition agro-écologique », *Socio-anthropologie* N°39, 2019. <http://journals.openedition.org/socio-anthropologie/5388>; consulté le 30 octobre 2021.
- Awesso, Atiyihwè. *Réactions paysannes aux innovations modernes au Togo. Cas du projet vivrier de la Kara (Atchangbadè – Sirka)*, Mémoire de DEA, Marseille : EHESS, 1992.
- *Fait coopératif, réactions paysannes et changement social au Togo. Étude de cas dans la Région de la Kara et analyse comparative* ; Thèse de doctorat, Marseille : EHESS, 1998.
- Baribeau, Colette. « Recherches qualitatives : apport de la revue au développement de la recherche qualitative », *Recherches qualitatives* n°38(1), 2019, pp. 141–161. <https://doi.org/10.7202/1059652ar>.
- Djagni, Koumagli Kokou. « L'agriculture togolaise face à des mutations environnementales multiples : nécessité d'un ensemble d'innovations techniques et organisationnelles cohérentes », *Cirad-Prasac*, 2003. hal- 00128887.
- Gayibor, Nicoué Théodore (dir). *Le Togo. Des premiers âges aux années 1960*, Lomé : Presses de l'Université de Lomé, 2013.
- Idoux, Anne-Claire et Beau, Christophe. *Savoirs paysans et savoirs scientifiques : à la recherche de l'équilibre. Leçons tirées d'une centaine d'expériences liées à la vulgarisation agricole*, Paris, Éditions Charles Léopold Mayer, 1997.

- Kadanga, Kodjona. « Historiographie du pays kabyle: état des lieux et approche critique », revue du CAMES, Nouvelle Série B, Vol. 007 N° 2-2006 (2^e Semestre), 2006.
- Lemou, Essiyè. *Logiques et stratégies paysannes de fertilisation des sols en pays kabiyè au Togo : cas de la localité d'Atchangbadè dans la préfecture de la Kozah*, Mémoire de maîtrise d'anthropologie, Université de Lomé, 2009.
- Mangeart, Rémi. *Paysans africains. Des paysans s'unissent pour améliorer leur village au Togo*, Paris, L'Harmattan, 1984.
- Olivier de Sardan, Jean-Pierre, *Anthropologie et développement, essai en socio-anthropologie du changement social*, Paris, APAD/Karthala, 1995.
- *La rigueur du qualitatif: les contraintes empiriques de l'interprétation socio-anthropologique*, Louvain-la-Neuve, Academia-Bruylant, 2008.
- Paillé, Pierre. « L'analyse par théorisation ancrée » in Christine Delory-Momberger, *Vocabulaire des histoires de vie et de la recherche biographique*, 2019. <https://www.cairn.info/vocabulaire-des-histoires-de-vie-et-de-la-recherch---page-192.htm>
- Palassi, Konga. *Analyse des effets socio-économiques et politiques de l'introduction de la culture attelée en milieu rural au Togo : Cas de la localité d'Atchangbadè (Préfecture de Kozah)*, Mémoire de Maîtrise en Anthropologie, Université de Lomé, 2004.
- *Pouvoirs locaux et développement en milieu rural. Les rapports de pouvoir entre acteurs de développement dans la Région de la Kara au Togo*, Thèse de doctorat unique d'anthropologie, Université de Lomé, 2015.
- « *Tɔmñɔɔɔɔɔ*, ou le mécanisme coutumier de réconciliation chez les Kabiyè au Togo » in Assima-Kpatcha, Anaté K. et Tsigbé N (dir), *Ethnicité, crises sociopolitiques et processus de réconciliation nationale au Togo*, Lomé, Letria, 2016, pp. 387-402.
- « Migrations rurales et stratégies de reconquête du patrimoine familial au Togo : cas des Kabiyè dans la région des Plateaux » in *les Annales de l'Université de Parakou, Série Sciences Naturelles et Agronomie*, Vol.9 (No.1), 2019, pp. 55-66.
- Raab, Raphaëlle. « Quelles opérations de recherche dans une démarche inductive inspirée de l'analyse par catégories conceptualisantes? » *Recherches qualitatives*, 34(1), 2015, pp. 122-114.

Sauvagat, Claude. « Boua, village de Koudé : un terroir kabyè (Togo septentrional) » in *Atlas des structures agraires au sud du Sahara n°16*, ORSTOM, 1981.

Verdier, Raimond. *Le pays Kabiè : cité des dieux, cité des hommes*, Paris, Karthala, 1982.

Comment citer cet article :

MLA : Palassi, Konga. « Dynamiques locales de fertilisation des sols face aux logiques de développement : ethnographie des pratiques chez les Kabiè dans la région de la Kara au Togo ». *Uirtus* 2.2 (août 2022) : 118-136.